

BEAUPAIN LOVE ON THE BEAT

SORTIE LE 22.10.21

J'avais dix ans en 1984 quand est sorti l'album *Love On The Beat*. En subsistent des souvenirs vivaces d'excitation et de stupeur face à ces chansons tissées d'obscénités et de poésie, cette voix ricanante et mélancolique à la fois, posée sur des déflagrations de funk synthétique eighties.

Longtemps j'ai caressé l'idée d'une reprise intégrale de l'album, conforté en cela par la sensation durable que ces huit titres avaient laissée aux « petits gars » et aux « pisseuses » de ma génération. Du long morceau orgasmique introductif en passant par le spleen languide des textes empruntant à Montherlant le décorum d'une homosexualité souterraine et tragique jusqu'au bouleversant duo d'amour père/fille susurré sur la sublime étude de Chopin, tout m'a toujours plu, ému et transporté dans *Love On The Beat*. Et fait envie.

Envie de sublimer les harmonies de l'album tout en montées chromatiques obsédantes et majestueuses en les adaptant pour un grand ensemble de cordes, comme un écho lointain et respectueux au travail de Vannier sur l'iconique *Histoire de Melody Nelson*.

Envie de retrouver le « beat » du titre. Penser à Gainsbourg dénichant à New York la rythmique en phase avec ce milieu des années 80 et se demander qui aujourd'hui donne le tempo de la culture club. Quel beatmaker, en quel endroit du globe ? Tenter de se reconnecter à la bonne idée qu'il avait de toujours essayer de sentir, non pas la mode ou la tendance, mais ce qu'on pourrait appeler un certain « air du temps ».

Envie enfin de chanter, de scander, de trouver ma voix sur ces huit morceaux, non pas en pastichant ou en imitant, mais avec toute l'humilité que cela impose, en tâchant de retrouver d'une part la vraie sensualité moite qui se dégage de l'ensemble, d'autre part la jubilation de l'enfant que je fus et qui entendait ce chanteur balancer à des heures de grande écoute ces mots interdits, pornographiques, blasphématoires.

Je crois que les albums de Gainsbourg ne m'ont jamais quitté. Celui-ci n'est peut-être pas le plus repris, le plus commenté, mais j'ai toujours eu la sensation que c'était le mien. Que tout partait de là et qu'un jour ou l'autre, il me faudrait y revenir.

Alex Beaupain

LOVE ON THE BEAT

Interprété par Alex Beaupain

Ecrit et composé par Serge Gainsbourg sauf « Lemon Incest », d'après Etude n°3 en Mi Majeur Op. 10 de Frédéric Chopin
Editions Melody Nelson Publishing

Arrangements de cordes: Valentine Duteil - Synthétiseurs et programmations rythmiques : Saint DX
Chœurs : Faux Real - Guitares : Adrian Edeline, Victor Paimblanc - Basse : Adrian Edeline
Batterie électronique: Louis Delorme - Orchestre à cordes: FAME's Studio Orchestra

Réalisé par Pierre-Emmanuel Meriaud, Bastien Doremus et Saint DX
Enregistré par Pierre-Emmanuel Meriaud et Bastien Doremus - Mixé par Bastien Doremus

CONTACTS PROMO

PRESSE /// Carine Chevanche - chevanchecarine@gmail.com - 06 62 16 34 12

RADIOS PERIPHS /// Paul Lucas - paul.lucas@because.tv

TV /// Andres Garrido - andres.garrido@because.tv

PRESSE SPE + WEB /// Emilien Evariste - emilien.evariste@because.tv

BECAUSE
MUSIC

1984, Serge Gainsbourg voit double. Il double les doses de son pastis 51 qu'il appelle de façon jouissive son 102, mais surtout il dédouble avec maestria son personnage. Face A, Gainsbourg architecte de la pop française. Face B, Gainsbarre, agitateur d'une provocation libertaire et franchouillarde. Un dédoublement fatalement schizophrénique. Comment concilier l'élégance cultivée d'un poète visionnaire avec un débraillement éthylique? Le choc des deux contraires offrait à son costard croisé une déstructuration légitimée par la provocation et le souffre. C'est aussi l'heure pour Gainsbourg du retour vers le territoire du sexe, cette fois dans sa plus belle crudité. Le sexe, sans le « sea et sans le sun » qui fit de lui un précurseur du disco dans les années 70.

Avec « Love on the Beat », Gainsbourg opère plutôt une immersion dans l'obscurité des backrooms. Le « dark side » oui, mais de toutes les lunes... Gainsbourg aime les frictions. Il conjugue le love avec le beat. C'est malin, mais peu compréhensible pour le grand public qui alors ignore que le beat, c'est le rythme. L'apôtre du franglais a encore frappé, mais cette fois-ci il va le faire avec un fouet... Alex Beaupain a tout juste 10 ans lorsque Gainsbourg, travesti comme échappé du film « L'année des 13 Lunes » de Fassbinder, revient en force au-devant de la scène. Revu par l'œil humide du photographe William Klein qui opère sur son modèle Gainsbourg, jusque-là incarnation de la virilité à la française, une transition vers une féminité outrageante et presque tragique.

Beaupain entre chez Gainsbourg par la face la plus controversée. Cunnilingus, sodomie, inceste de citron, homosexualité, contrition... et toujours cette légendaire Harley Davidson devenu « son of a bitch ». Alex Beaupain, pas encore adolescent, a en quelque sorte découvert Gainsbourg dans son versant jugé satanique par l'extrême droite qui alors monte en puissance. Il fait son éducation sexuelle avec un homme complexe, perclus de pudeurs slaves et lui-même assez moralisateur pour interdire aux autres ce qu'il s'autorise. Pourtant l'auteur reste maître de sa plume et Alex Beaupain rêvait que l'on écoute les textes d'un Gainsbourg au mieux de sa forme, mais écrasé par son personnage Gainsbarre qui incarnait cette dystopie culturelle. Et puis, Beaupain rêvait surtout d'une symphonie, jamais loin de Stravinsky pour réincarner cet amour on the beat.

En reprenant dans son intégralité cet album qui portera Gainsbourg au sommet des ventes et au paroxysme de son personnage sulfureux, Beaupain a lui-même fait un choix transgressif. Bien plus aujourd'hui qu'hier d'ailleurs. En travaillant sur les chansons, l'auteur Beaupain s'interrogeait naturellement sur la capacité de l'auteur Gainsbourg on the beat à pouvoir exister aujourd'hui. Mais il y a aussi dans cet acte créatif une filiation naturelle. Alex Beaupain a toujours investi dans ses chansons, le champ de l'amour et de la sexualité avec la même considération. Sans hiérarchie. Puisque l'amour et le cul sont définitivement les deux mots qui vont le mieux ensemble, Beaupain a décidé de pousser cette conjugaison à son paroxysme en relisant cet album. Et en quelque sorte, en le corrigeant grâce aux musiciens de l'Orchestre Philharmonique de Radio France, aux arrangements de Valentine Duteil et à la direction d'orchestre de la chef Alexandra Cravero, pour une première relecture en live. Puis, s'appuyant sur la production en amont du fidèle Pierre-Emmanuel Mériaud, sous la houlette du réalisateur Bastien Doremus, le beatmaker Saint DX et les chœurs transgenre des deux créatures Faux Real ont à nouveau caressé la peau des chansons en studio avant qu'elle ne plonge dans son stupre originel. Alex Beaupain a fait le reste. Comme toujours à la fois dandy et suffisamment trouble pour faire de ces chansons un fantasme érectile. Il rend surtout à Gainsbourg ce qui lui appartient : son rôle de super empereur de l'amour et du rythme. Ce qu'il fut dès ses débuts à la fin des années 50.

« Love on the Beat » devient en 2021 une symphonie organique et poétique. Chanter sur du velours avec des effluves de poppers une suite de mélodies orgiaques. Jane Birkin a dit à propos de son Serge: « C'est comme si j'avais vécu avec Apollinaire ». Avec « Love on the Beat » enfourché par Beaupain, on comprend parfaitement la pertinence de cette phrase de Jane. Il restitue ainsi à Gainsbourg ce qu'il a cherché à incarner pendant toute sa vie d'auteur : le lyrisme de l'obscène. Pari osé mais réussi et qui nous permet à l'écoute de cette nouvelle version de trouver notre point G.